

gérie, et d'autres possibilités fantastiques ; des navettes incessantes des diplomates saoudiens et des responsables de la Ligue arabe en vue d'organiser un nouveau sommet arabe à l'automne ; d'une nouvelle rencontre entre Reagan et Gorbatchev et des efforts renouvelés en vue de la tenue d'une conférence internationale.

Pour l'instant cependant, les perspectives sont loin d'être bonnes. Les États-Unis et l'Europe ne se réjouiront pas du prix que Arafat a dû payer pour le resserrement des rangs. Rares sont les dirigeants qui à l'ouest de Suez peuvent se réjouir de voir le Dr Habache remonter en selle, et un fauteuil réservé — une nouvelle fois — au Comité exécutif de l'OLP au sinistre Aboul Abbas, le responsable du forfait de l'*Achille-Lauro*.

Dans les petites heures du dimanche matin, quand la tension nerveuse du dernier jour a ouvert la voie à la reprise en chœur de « *Biladi, Biladi* », l'hymne de l'OLP, on pouvait ressentir une réelle jubilation dans la salle. Arafat, porté par le succès et l'unité retrouvée, entonnait les serments de l'attachement à la lutte de son podium pavoisé aux couleurs du drapeau. « *Les montagnes ne seront jamais balayées par le vent* », hurlait-il dans le micro. « *Révolution, révolution jusqu'à la victoire, jusqu'à la victoire.* » La vision de la Palestine a été renforcée, mais, en réalité, il restera un long chemin à parcourir pour y parvenir en partant d'Alger.

Ian BLACK  
*The Guardian Weekly*, 3 mai 1987.

### CETTE TERRE, À QUI APPARTIENT-ELLE ?

« *Nous ne voulons pas être des conquérants* », dit Shmuel Goren, coordinateur du ministère israélien de la défense pour les territoires occupés. La plupart de ses concitoyens partagent sans doute ce sentiment. Mais, pays de 3,5 millions de Juifs et 740 000 non-Juifs qui a conquis le quart de son territoire actuel par la guerre

en 1967, et qui depuis administre par la force 1,4 million d'Arabes palestiniens, Israël demeure un conquérant. En six jours de combats seulement, Israël avait occupé 2 270 miles carrés de terres sur la rive occidentale du Jourdain, les hauteurs du Golan et la portion de côte méditerranéenne connue sous le nom de bande de Gaza. Alors que les Israéliens s'apprétaient, la semaine dernière, à célébrer le vingtième anniversaire de la guerre des Six Jours, ils semblaient plus déterminés que jamais à s'accrocher à la Cisjordanie.

Pour certains, en Israël, l'enjeu est avant tout d'ordre religieux : l'accomplissement du don de la Judée et de la Samarie que Dieu a fait aux Juifs en tant que Son peuple élu. Cependant, pour une majorité d'Israéliens, la justification de cette possession continue de la Cisjordanie est la peur. Avant 1967, les troupes égyptiennes stationnaient à 35 miles de Tel-Aviv ; aujourd'hui, Israël est protégé par un traité de paix avec l'Égypte, et une large étendue de désert l'en sépare. Avant 1967, les centres de peuplement d'Israël étaient à portée de fusil des troupes jordaniennes ; aujourd'hui, 40 miles de désert et un fleuve séparent la Jordanie de la plupart des Israéliens. Avant 1967, une grande partie du nord d'Israël était exposée aux tirs syriens en provenance des hauteurs du Golan ; aujourd'hui, Israël contrôle ce plateau stratégique qu'il a d'ailleurs formellement annexé.

En échange de la paix, Israël a accepté en 1979 de restituer le Sinaï conquis à l'Égypte. Mais rares sont les Israéliens disposés à se dessaisir d'une partie des autres territoires occupés. Les experts israéliens de la défense insisteraient pour conserver au minimum le contrôle de la vallée du Jourdain, de la chaîne de collines constituant l'épine dorsale de la Cisjordanie, et surtout des hauteurs du Golan. Affirmant qu'un compromis est maintenant possible, certains Israéliens font remarquer que leur pays ne court plus le risque d'un anéantissement imminent et qu'il peut supporter des concessions pour obtenir la paix.

D'autres sont préoccupés par le fait qu'Israël est toujours assiégé de l'intérieur par de fréquents actes de violence aveugle. Il y a quelques semaines, un colon juif a été tué dans sa voiture par une bombe incendiaire. En représailles, des colons appartenant au mouvement extrémiste Goush Emounim ont saccagé la ville arabe de Qalqilya. L'université de Bir-Zeit a été fermée pour quatre mois après des manifestations d'étudiants qui se sont soldées par la mort d'un Arabe tué par les soldats israéliens. Il y a deux semaines, on découvrait le corps d'un enfant juif de huit ans assassiné près de la colonie de Elon Moreh en Cisjordanie. Nul ne doute en Israël que le forfait ait été commis par un Palestinien.

Au fond, le cercle vicieux de résistance et de répression manifeste la détermination commune des Palestiniens et des Israéliens à posséder la même terre. Pour en conserver le contrôle, les responsables israéliens ont déporté des dirigeants arabes et fréquemment détruit les habitations de ceux qui sont suspectés de porter atteinte à la sécurité. La terre est réquisitionnée pour l'édification des colonies israéliennes. Les jeunes Arabes sont soumis à des interrogatoires, ils subissent des châtiments collectifs, et des prisonniers soutiennent avoir été battus et torturés.

Nombre d'Israéliens estiment que la majorité des Palestiniens ne sont ni politisés ni violents. Mais la plupart des dirigeants arabes de Cisjordanie affirmeraient probablement que ce sont les injustices politiques qui font l'unité des Palestiniens. *« Ce que les Israéliens veulent pour eux, nous le voulons pour nous-mêmes »*, souligne Tawfik Amer, soixante-trois ans, ancien diplomate jordanien. *« Je ne dénie pas aux Israéliens leur État ou leur façon de vivre, et ils ne peuvent pas me dénier la même chose. »* Certes, il ne fait pas de doute que la jeune génération de Palestiniens s'est de plus en plus radicalisée, surtout s'agissant des universitaires diplômés pour qui les emplois sont comptés et les opportunités rares.

Durant la première décennie de l'occupation, seuls quelque 5 000 Israéliens déterminés se sont établis dans la chaude et poussiéreuse vallée du Jourdain. Mais en 1977, lorsque le rassemblement de droite du Likoud est arrivé au pouvoir, le mouvement s'est accéléré car le Likoud considérait l'implantation de colonies comme le meilleur moyen de tenir la terre pour l'éternité. Aujourd'hui, près de 60 000 Juifs vivent en Cisjordanie, encore que 80 % d'entre eux soient des citoyens incités par des loyers modiques et des réductions d'impôts à s'établir dans de nouvelles zones urbanisées situées à quelques miles seulement de Jérusalem et de Tel-Aviv. Parmi les 12 000 résidents de Ma'ale Adumim, un énorme centre d'habitation situé à la périphérie de Jérusalem, rares sont ceux qui doivent avoir conscience de vivre en Cisjordanie. Comme le dit un résident : *« Je ne me sens pas différent ici de ce que j'étais à Tel-Aviv. »*

Pour les 20 000 Juifs qui vivent dans les colonies les plus reculées, la vie est plus dangereuse. Ce sont ces communautés qui se heurtent le plus à leurs voisins arabes, sans doute à cause de la virulence avec laquelle les résidents juifs entendent affirmer leur présence. Il y a deux semaines, des centaines d'enfants venant des colonies situées sur les collines autour de Karnei Shomron ont défilé sur les routes qui traversent les villages arabes en scandant des slogans israéliens. Pour les colons juifs, de telles actions ne relèvent pas de la provocation mais sont tout à fait légitimes. Comme le dit Avner Vered, secrétaire d'État aux colonies : *« Ce sont des gens croyants qui estiment avoir le droit de vivre partout en Israël. »*

Existe-t-il une solution à cette impasse ? Pour l'instant, Arabes et Israéliens sont irrémédiablement divisés. L'Organisation de libération de la Palestine de Yasser Arafat recueille toujours le soutien d'une vaste majorité des Palestiniens de Cisjordanie, mais Arafat a rompu les liens stratégiques qui l'unissaient au président

égyptien Hosni Moubarak et au roi Hussein de Jordanie, les deux Arabes modérés avec qui il aurait pu former une alliance crédible. En Israël, les deux grands partis ne parviennent même pas à se mettre d'accord sur l'éventualité d'entamer des négociations avec les Palestiniens sous les auspices des Nations unies.

Beaucoup d'Israéliens s'inquiètent du coût moral de l'occupation. Meron Benvenisti, directeur du West Bank Data Project estime qu'« Israël est en train de devenir un État binational avec deux systèmes de gouvernement, un pour les Juifs et l'autre pour les Arabes ». Et d'ajouter : « C'est un système qui intègre partiellement les choses qu'Israël veut intégrer, comme la terre, les droits d'irrigation et les zones de sécurité, et exclut ce dont Israël ne veut pas, comme les Arabes. »

Bien que beaucoup de Juifs en dehors d'Israël soutiennent l'occupation, d'autres craignent qu'elle ne porte éventuellement atteinte au prestige d'Israël en Occident. Michael Lerner, rédacteur de *Tikkun*, un hebdomadaire libéral juif américain, est au nombre de ceux qui font remarquer qu'une grande partie du soutien américain à Israël repose sur l'idée que ce pays concrétise le meilleur des valeurs morales américaines. « La survie à long terme de l'État d'Israël exige qu'il cesse d'occuper la Cisjordanie », déclare Lerner. Sans quoi, prévient-il, « la perception d'Israël comme un État exemplaire sera dramatiquement ébranlée dans les années à venir ».

Johanna MCGEARY  
*Time*, 8 juin 1987.

### JÉRUSALEM : LES BARRIÈRES ONT DISPARU MAIS LES DIVISIONS PERSISTENT

Dans le long et amer conflit entre Arabes et Israéliens, cette cité demeure l'ultime récompense.

L'emprise de Jérusalem sur l'imaginaire chrétien, musulman et juif est tout à la fois tangible et mystique. Elle évoque en

un même temps la mort et l'éternité. « Partout, vous mourez et vous vous désintégrez ; ici, vous mourez et fusionnez », a écrit Saul Bellow.

La cité tangible, la Jérusalem de pierre, de terre et de béton, a été réunifiée depuis vingt ans sous la férule juive, depuis qu'Israël a vaincu la Jordanie dans la guerre de juin 1967.

Quelques semaines après la fin des combats, les bulldozers ont arraché toutes les barricades, tous les points de contrôle, toutes les herbes de barbelés et tous les murs édifiés entre les secteurs arabe et israélien pour se protéger des francs-tireurs, le tout en une fiévreuse matinée.

Mais la cité spirituelle, la Jérusalem des rêves, demeure, elle, très divisée.

Yasser Arafat, le chef de l'Organisation de libération de la Palestine, évoque toujours la vision d'un État palestinien indépendant avec Jérusalem pour capitale. Entre-temps, les Juifs ultra-orthodoxes et la droite nationaliste élaborent des plans pour édifier une version du temple de Salomon sur le site occupé depuis des siècles par deux des mosquées les plus sacrées de l'islam. Et des étudiants des séminaires juifs s'entraînent à la pratique des sacrifices d'animaux afin d'être en mesure d'exécuter leurs devoirs religieux après la venue du Messie.

Des rêves aussi profondément dissemblables peuvent difficilement coexister pacifiquement. Quelquefois, ils provoquent des effusions de sang.

La dernière en date est intervenue en novembre, lorsqu'un étudiant religieux juif a été poignardé par trois jeunes Palestiniens dans le secteur musulman de la vieille ville. De jeunes Juifs originaires des banlieues ouvrières voisines se sont alors livrés à des exactions durant une longue semaine, saccageant les boutiques et les voitures arabes, mettant le feu aux habitations et bastonnant les passants.

Beaucoup d'observateurs disent qu'il est miraculeux que de pareils incidents ne surviennent pas plus souvent. Jérusalem, c'est Belfast sans les bombes, Berlin sans le